

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des ivres

ULYSSE
LA LIBRAIRIE DU VOYAGE

4176 Saint Denis
Metro Mont-Royal 843-9447

Sous-sol
Sainte-Catherine
angle de la Montagne
842-7711

560 Président Kennedy
Metro McGill 289-0993

GUIDES DE VOYAGE
CASSETTES VIDÉO

CARTES ROUTIÈRES
ACCESSOIRES

OUVERT LE DIMANCHE AU 4176 SAINT-DENIS

Montréal, samedi 19 mai 1990

MARGARET ATWOOD

Le pouvoir ? Connais bien

JEAN ROYER

« Le pouvoir ? Connais bien », semblent dire les personnages du dernier roman de Margaret Atwood, *Oeil-de-chat*.

L'oeuvre nous fait entrer dans l'univers des fillettes dont les relations entre elles se révèlent cruelles et manipulatoires jusqu'à les perturber dans l'âge adulte.

La romancière canadienne était de passage à Montréal, ces jours-ci, afin de faire la promotion de son ouvrage. Margaret Atwood a acquis une certaine reconnaissance internationale avec ses deux récents titres, d'ailleurs traduits en français. *La Servante écarlate*, qui tient de la science-fiction, a été adapté à l'écran. *Oeil-de-Chat*, écrit dans la plus pure tradition du roman psychologique et sociologique, vient d'être publié chez Robert Laffont dans une traduction d'Hélène Fillion.

Quelle est sa conception du roman, après ces deux oeuvres qui l'ont fait connaître à un plus large public ? Margaret Atwood tient à répondre dans un français qui se fait pourtant hésitant et pauvre en vocabulaire. Cela ne donne pas des réponses élaborées mais la rencontre reste agréable. L'entretien littéraire projeté se réduit alors à une simple entrevue de circonstance.

« Je n'ai pas de conception du roman, dit Margaret Atwood. Cette façon de penser est française. Les écrivains de langue anglaise sont moins théoriciens que les écrivains français. Quand je pense à une conception du ro-

man, mon cerveau devient absolument vide. »

Pour elle, l'idée d'un roman lui vient de l'intérieur, puis se précisent les détails matériels de l'histoire, suivis des images et des voix qu'entend la romancière. L'écrivain est comme le potier qui fait émerger une forme d'une motte de glaise. « Je n'écris pas un roman selon une conception ou une grande planification. Je commence avec quelque chose de très petit et de cela je fais un bâtiment. Parfois, il faut déchirer tout l'édifice et recommencer le travail. De toute façon, ajoute Margaret Atwood, le plus important est de saisir l'attention du lecteur. Il faut le surprendre sans cesse. »

Je pousse ma question un peu plus loin. Qu'est-ce qui fait qu'un roman est canadien et différent d'une oeuvre américaine, anglaise ou française, par exemple ?

« On peut dire que le roman canadien n'appartient pas à une littérature impérialiste, c'est-à-dire à celle d'un grand pays plein de pouvoirs qui se regarde comme le centre du monde. Il n'appartient pas non plus à la littérature d'une société impériale en déclin, comme celle de l'Angleterre. Comme la littérature québécoise, la littérature canadienne-anglaise est une littérature du Nord. Elle se reconnaît des espaces très grands et vides de vies humaines. Dans cette littérature, le désert ou la jungle sont remplacés par l'idée du Nord. C'est-à-dire un lieu où le héros, l'héroïne, vient pour retrouver son âme. Pour nous, c'est le Nord qui nous fait descendre en nous-mêmes. »

D'autre part, la littérature canadienne est pleine d'eau. S'il faut choisir un élément pour le

Canada, c'est l'eau. Pour les États-Unis, la géographie est beaucoup plus chaude et aride. Enfin, les animaux sont très importants pour les auteurs canadiens-anglais, comme pour les auteurs québécois.

« J'ai fait pour Oxford une anthologie de la poésie canadienne-anglaise. J'y ai mis beaucoup de poèmes et j'ai dit, à la blague: si vous voulez écrire un poème canadien, il vous faut de la neige qui tombe, une grand-mère, mourante si possible, et un cochon tué dans l'étable ! On a écrit une poésie rurale pour une population très urbanisée. »

Son roman *Oeil-de-chat*, Margaret Atwood l'a situé dans ce Toronto qu'elle habite. La ville grise et puritaine des décennies précédentes s'est aujourd'hui enrichie d'une vie plus colorée. Ce qui n'en fait pas une ville moins byzantine où le drame sourd.

C'est à Toronto que la narratrice du roman, Elaine, devenue peintre, revient pour une rétrospective de ses oeuvres. Elle retrouve sa ville natale changée mais toujours habitée des cauchemars de son enfance. Le fantôme de Cordelia, son bourreau de fillette, vient hanter son âge adulte. Ainsi s'ouvre au lecteur un univers où l'on voit que les fillettes, entre 7 et 12 ans et autrement que les garçons, apprennent à jouer du pouvoir de façon malicieuse et manipulatrice.

Ce sujet difficile et encore peu exploité en littérature brise le stéréotype qui veut que les petits garçons du même âge sont opprimés et violents dans leur désir de pouvoir, tandis que les jeunes filles sont des modèles parfaits et ont un comportement angélique.

« Le stéréotype n'a rien à voir

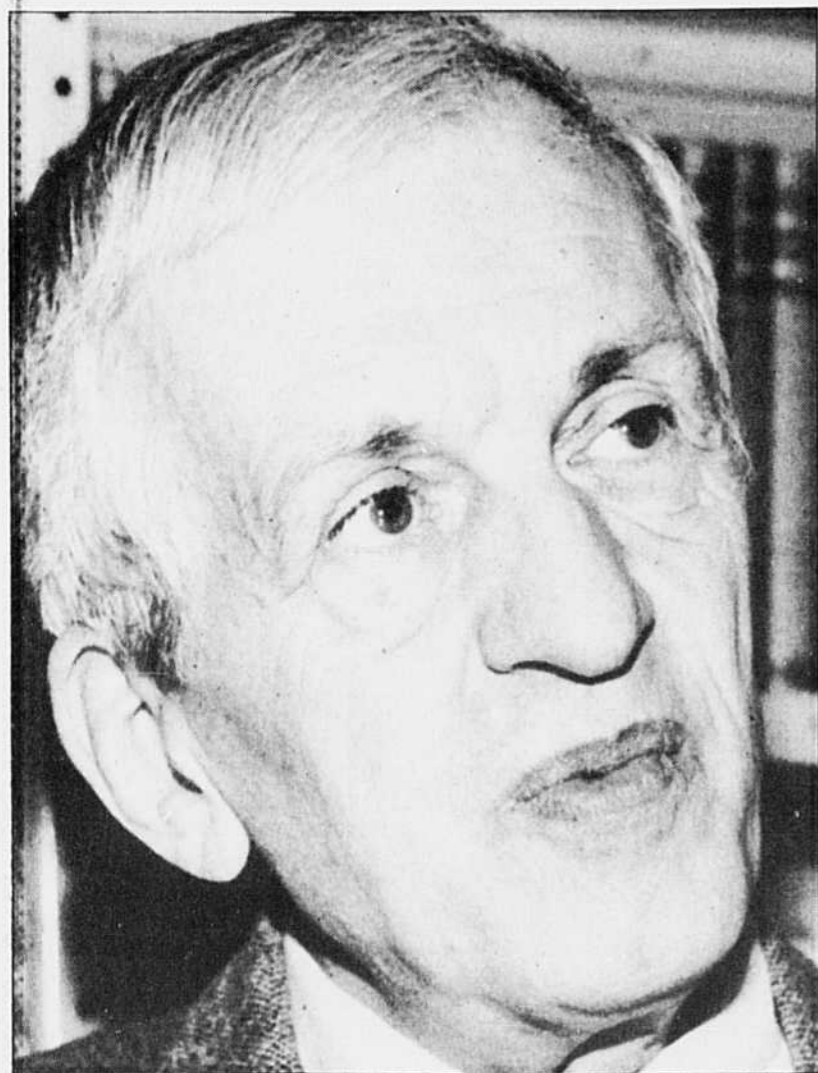
Voir page D - 6 : Atwood



Margaret Atwood

PHOTO JACQUES GRENIER

L'écriture à quatre mains et deux voix



Carlos Fruttero

GUY FERLAND

« Genette, Derrida et Starobinsky parlent

d'une chose dont ils n'ont pas idée: la déconstruction, la reconstruction et les autres balivernes n'ont rien à voir avec la littérature. »

Ils attribuent des choses aux auteurs auxquelles ces derniers n'ont jamais pensé. En fait, le problème littéraire réel, c'est le smoking de Silvera dans *L'amant sans domicile fixe*. »

C'est Carlos Fruttero qui argumente ainsi, tout en explicitant le véritable enjeu de la construction romanesque. Et il connaît bien le sujet puisqu'il est le co-auteur de nombreux romans qui ont obtenu du succès dont *La femme du dimanche*, *Place de Sienne*, *côté ombre*, *L'amant sans domicile fixe*, *La signification de l'existence*, *La prédominance du crétin* et *La couleur du destin* que le Seuil vient d'éditer.

Tous ces romans sont signés du label Fruttero & Lucentini, ou vice versa, et ont reçu un accueil enthousiaste de la critique et du public. « La seule véritable reconnaissance vient des lecteurs », soutient toutefois l'auteur d'origine italienne qui refuse toute catégorisation.

« Franco et moi, nous nous sommes rencontrés à Paris en jouant aux véritables bohèmes,

poursuit-il, un brin nostalgique. Nous avons fait mille et un métiers, mais toujours en nous amusant. Notre passion commune demeurerait la littérature. On a établi au départ une attitude commune de refus de la solennité littéraire. Tout nous intéressait: Racine, Dante, Shakespeare, mais aussi Batman, Agatha Christie, etc. On n'a jamais eu de préjugé d'aucune sorte devant les objets d'art, même ceux dits mineurs. »

Après de nouvelles rencontres en Italie chez un éditeur où les deux compères traduisaient des oeuvres diverses, Fruttero et Lucentini décident d'écrire en commun un premier livre. Ce sera un recueil de poèmes intitulé ironiquement *Le plombier ne viendra pas*. « Il y avait 14 poèmes de mon cru et 13 sections d'un poème de Franco sur le temps, interrompu évidemment, inachevé pour des raisons évidentes. »

Il faut spécifier que Franco Lucentini, « très pointilleux sur les détails et la cohérence du récit », est diplômé en philosophie. « Il est très préoccupé par les problèmes du temps et de la signification de l'existence, explique Fruttero. Il a même fait des expériences avec de vers de terre sur ces sujets. »

Par la suite, les preux chevaliers de la littérature dite « classique » se sont lancés dans l'aventure romanesque. « On a

passé la vie comme deux riches personnages qui n'ont rien d'autre à faire que lire, aller au cinéma, visiter les musées, assister à des pièces de théâtre, et écrire pour s'amuser. On se relance l'un l'autre constamment en commentant nos lectures et nos sorties. Mais notre principal défi demeure l'écriture. »

« Lorsqu'on ne sent pas de difficulté dans un projet, on ne s'embarque pas, soutient Fruttero. Ainsi, pour *L'amant sans domicile fixe*, le problème était de faire un roman sur la ville de Venise qui a été si souvent peinte par les artistes. Comme il nous arrive habituellement, on part d'un lieu pour imaginer une intrigue. Dans ce cas-ci, Venise suggère immanquablement une aventure galante, une histoire d'amour. C'est très cliché, mais justement il fallait passer outre. »

« Pour écrire une histoire d'amour qui se déroule à Venise, il nous fallait deux personnages. Immédiatement, une grande difficulté se pose. Aujourd'hui il n'y a plus d'interdits, de tabous. Toutes les amours sont possibles. Et comme les ressorts principaux des intrigues amoureuses sont les embûches qui empêchent l'accomplissement de la relation, on se retrouvait devant une impasse. On a cherché pendant un an une solution à ce problème. »

« On voulait décrire Venise de la manière qu'on l'aborde main-

tenant, c'est-à-dire de façon pauvre comme une cité touristique. Notre héros était donc un minable guide qui, comme Ulysse, était en fait une sorte de roi. On a pris cette idée directement d'Homère. De toute manière, ce type a tout inventé. On est condamné à faire de la littérature de second degré depuis. »

« Au départ, donc, on avait un débarquement minable de touristes à Venise, une rencontre en avion, une princesse. Moi je voulais que l'héroïne soit une comtesse, mais Franco insistait pour qu'elle soit une princesse parce que cela suggérait une idée de fable. C'est de cette façon que nous travaillons à quatre mains et deux voix: on discute pendant plusieurs mois sur tous les détails, même le titre de l'héroïne. Parce que le son est important. Comme le reste du roman devait être très réaliste, il fallait insinuer subrepticement un côté fabuleux au récit. »

« Mais qui pouvais être Silvera, le guide, pour rendre la liaison impossible ? Nous aimions ce nom d'origine juive qui suggérait un passé riche. Et tout à coup, on a trouvé cette idée fantastique qu'il devait être absolument le Juif errant et qu'il ne pouvait donc jamais s'arrêter. Le reste de la narration découlait de cette donnée de base. Mais, au cours de l'écriture du récit, on rencon-

Voir page D - 6 : Fruttero

le nouveau

DOMINIQUE LAPIERRE

Plus grands que l'amour

ROBERT LAFFONT

DOMINIQUE LAPIERRE
Plus grands que l'amour
ROBERT LAFFONT

Daniel Pennac, le jongleur de mots

SERGE TRUFFAUT

Il y a plus d'une semaine, le dernier numéro de cette charmante revue baptisée *Magazine Littéraire* se fit une niche discrète parmi des dizaines de mensuels et d'hebdomadaires. Son sujet ? Albert Camus.

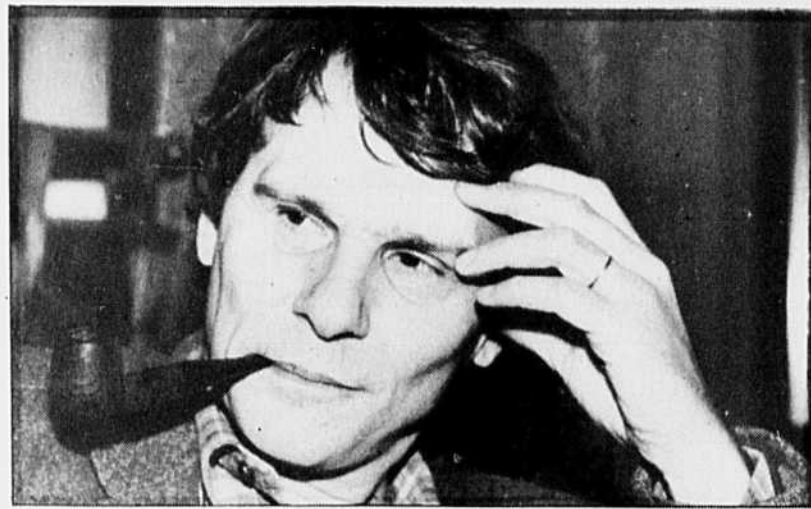
Parmi les personnes invitées à commenter les essais et romans d'Albert, dont plusieurs, soit dit en passant, présentent bien des similitudes avec les « romans-durs » de Simenon, on relèvera le nom d'Alain Robbe-Grillet qui, dans l'article qu'on lui avait commandé, épingle en douceur l'utilisation de la « métaphore ».

« Le plus visible des conflits internes qui organisent la structure de *Un régime*, analyse-t-il, est précisément l'opposition stylistique entre le constat et l'expression, c'est-à-dire entre l'écriture neutre et le recours systématique aux charmes pompeux de la métaphore ». Bigre !

Il y a une semaine précisément, Daniel Pennac, romancier passé maître dans l'art de jongler avec les métaphores et mille-et-un ressorts littéraires, était de passage à Montréal pour faire la promotion de sa dernière invention, la très sympathique *Petite marchande de prose*.

Affable et généreux de son temps, Pennac ne se pose point en défenseur acharné de son oeuvre mais bien en avocat bienveillant de la littérature. C'est ainsi qu'au détour d'une phrase il fait l'éloge de la métaphore qu'il utilise abondamment sans jamais nous agacer.

Entre deux bouffées de pipe, il nous confie que, un, « la métaphore est une formidable économie de moyens », que, deux, « la métaphore dynamise le récit », que, trois, c'est « la méta-



Daniel Pennac

phore qui produit les images mentales », et que, quatre, elle favorise « l'alchimie entre personnages qui se sentent menacés et le style ». Et...

Et de toute façon, si vous prenez l'Amérique et tous ses mythes, et en particulier le mythe de la vedette hollywoodienne traversant la vie avec une cigarette dans une main et un dry martini dans l'autre, et que vous vous demandez qui en a fait la meilleure représentation, vous réaliserez, que « personne n'a mieux décrit ce mythe que Raymond Chandler dans une de ses métaphores ».

Et qui mieux que Pennac pour circonscrire en une métaphore cette espèce de matamore plein de suffisance qui n'écoute que son propos et jamais celui des autres ? Page 47 : « Il s'amène avec son sujet de conversation, comme on apporte son bifteck ». Et vlan pour la turpitude mentale !

Et qui mieux que Pennac pour écorcher au passage les sanguines journalistiques qui se complaisent dans l'outrance ? Page 87 : « C'est vrai, entre autres conneries, l'inspecteur Bertholet a li-

vré le cadavre de Saint-Hiver aux charognards de la gâchette médiatique ».

Ce qu'il a de « chouette » avec Pennac, ce qu'il y a de fondamen-

tal chez lui, c'est qu'il est tout simplement amoureux fou de littérature, de l'écriture et de ses mille et un aspects, des possibilités qu'elle propose. Pennac, c'est idiot à dire, n'entretient pas, contrairement à bien des écrivains de relations « schizomoso ». Il n'est du genre à se lamenter, après coup, sur son sort. Il a une relation d'affection et de sympathie avec elle. Parmi les possibilités qu'elle lui offre, il ne fait pas de choix. Il ne discrimine pas. Il prend tout.

Hier c'était Ajar, avant-hier c'était René Fallet, il y a une semaine c'était Raymond Queneau, il y a quinze jours c'était Marcel Aymé et Alexandre Vialatte, aujourd'hui c'est Pennac. C'est Pennac qui nous fait rigoler. C'est lui qui jongle brillamment avec les mots pour les sortir « du cancer qui les guette avec la *bestselleromanie* qui envahit le monde de l'édition ».

LA VIE LITTÉRAIRE

GUY FERLAND

Prix littéraires

L'académie canadienne-française a décerné ses prix Victor-Barbeau et Alain-Grandbois, respectivement à Ginette Michaud pour son essai *Lire et le fragment* publié chez HMH et Juan Garcia pour *Corps de gloire* publié chez L'Hexagone. Les deux lauréats ont reçu des bourses de 5000 \$. Les membres des jury qui ont remis ces prix étaient Fernand Saint-Martin, Fernand Dumont et Marcel Trudel pour le premier et Madeleine Ouellette-Michalska, Guy Sylvestre et Jean-Guy Pilon pour le second.

Née en 1955, Ginette Michaud est chercheur et professeur au département d'Études françaises à l'Université de Montréal et elle collabore à de nombreuses revues. Son essai porte le sous-titre : *Transfert et théorie de la lecture* chez Roland Barthes.

Juan Garcia est né au Maroc en 1945 et a émigré au Québec en 1957. Ses premiers poèmes ont été publiés dans la revue *Liberté*.

Biographie

Les Presses de l'Université Laval viennent de publier le douzième volume du *Dictionnaire biographique du Canada* qui traite des années 1891 à 1900. Tous les personnages importants de l'époque y figurent, tels sir Joseph-Adolphe Chapelleau, Félix-Gabriel Marchand, Honoré Mercier, Elzéar-Alexandre Taschereau, Édouard-Charles Fabre, Antoine Plamondon, Joseph-Guillaume Barthe, Narcisse-Henri-Édouard Faucher, Calixa Lavalée, etc. Au total, 597 biographies sont présentées grâce à la collaboration de quelque 450 historiens.

livre de livre

Une nouvelle bibliothèque vient d'ouvrir ses portes au 1647, rue Saint-Denis. Il s'agit en fait d'un bar dont les murs sont tapissés par des rayons de livres. On peut y déviser librement en commentant l'actualité littéraire ou en flirtant tout simplement, cigarette au bec et un verre à la main.

LES BEST-SELLERS

Fiction et biographies

1	Guy Lalleur, L'ombre et la lumière	Georges-Hébert Germain	Art Global Libre Expression	(1)*
2	A l'ami qui ne m'a pas sauvé la vie	Hervé Guibert	Gallimard	(4)
3	Fanfan	Alexandre Jardin	Flammarion	(3)
4	Tremblement de coeur	Denise Bombardier	Seuil	(2)
5	Le pendule de Foucault	Umberto Eco	Grasset	(5)
6	L'Univers Gulliver	Lili Gulliver	VLB	(9)
7	L'immortalité	Milan Kundera	Gallimard	(6)
8	Les Pérégrines	Jeanne Bourin	F. Bourin	(8)
9	Les lièvres de St-Giron	Jean Fontaine	Quinze	(-)
10	Par action, par omission	P. D. James	Fayard	(-)

Ouvrages généraux

1	Dans l'oeil de l'aigle	J.-F. Lisée	Boréal	(1)
2	Le Bazar	Daniel Latouche	Boréal	(3)
3	L'Accord	Geroges Mathews	Éd. du Jour	(-)
4	L'orthographe en un clin d'oeil	Jacques Laurin	Éd. de l'homme	(-)
5	Menus et recettes du défil alimentaire	Louise Lambert-Lagacé	Éd. de l'homme	(-)

Compilation faite à partir des données fournies par les libraires suivants : Montréal : Renaud-Bray, Hermès, Le Parchemin, Champigny, Flammarion, Ratin, Demarc, Gallimard; Québec : Pantoute, Garneau, Laliberté, Chicoutimi : Les Bouquinistes; Trois-Rivières : Clément Morin; Ottawa : Trillium; Sherbrooke : Les Librairies G-G; Gaza; Joliette : Villeneuve; Drummondville : Librairie française.

* Ce chiffre indique la position de l'ouvrage la semaine précédente

Un autre coup de coeur signé Dominique Lapierre

PLUS GRANDS QUE L'AMOUR

Dominique Lapierre
Robert Laffont, 1990, 442 p.

MARIE LAURIER

Dominique Lapierre possède le rare talent de traiter de sujets graves sans gravité.

Même de démontrer dans ses ouvrages que la plus grande misère humaine, comme la pauvreté en Inde décrite dans *La Cité de la joie* (Robert Laffont) par exemple recèle une mystique génératrice d'un certain bonheur.

Ce véritable tour de force n'a rien de complaisant ni de léni-fiant. Cela tient, je crois, à son style, à la ferveur avec laquelle il exerce son métier, en toute subjectivité puisqu'il n'hésite pas à laisser transparaître l'admiration qu'il voue à certaines personnes du calibre de Mère Térésa qu'il connaît bien pour l'avoir vue à l'oeuvre dans les bidonvilles de Calcutta.

Cet écrivain-journaliste ne juge pas. Il raconte ses coups de coeur pour des situations, des événements, des faits d'actualité qui changent le cours d'une vie ou de vies. Même de la sienne puisqu'il avoue n'être jamais plus le même quand il a terminé un livre, ne faisant pas exception à la vulnérabilité des aléas de l'existence, lui qui vient de triompher d'un cancer.

Ce globe-trotter parcourt les continents pour se pénétrer de son sujet et rencontrer sur le terrain des gens susceptibles d'éclairer sa lanterne, pour ensuite coiffer son livre d'un titre-choc. Le dernier livre de Lapierre n'échappe pas à cette règle qu'il résume dans quatre petits mots que lui a soufflés un de ses héros avant de mourir du sida : *Plus grands que l'amour*. Ce qui l'incite à reconstituer l'aventure humaine, médicale et scientifique de ce mal terrifiant.

Sans rien inventer sur ce fléau des temps modernes qui a pris le monde par surprise au début des années 1980, bien au contraire, l'auteur a mis trois ans pour recueillir sa documentation, interviewer les chercheurs, les médecins, les sidéens à New York, à San Francisco, à Los Angeles, en Inde, bref les principaux centres ou épices où prolifère le sida. Il a non sans mal pénétré dans les laboratoires des hommes de

science pour partager avec eux leurs espoirs et leurs désespoirs, leur impuissance aussi de découvrir enfin le remède efficace susceptible de détruire le monstre. Il va aussi se porter au chevet des malades et des soignants, devenir le confident des uns et des autres, établir avec eux une chaîne d'amitié et de compassion omniprésentes dans son récit.

Cela donne un livre passionnant, époustoufflant de vérité et d'humanisme qui se parcourt comme un polar, même si l'on sait que tel n'est pas le genre, hélas, puisque le sida est une réalité, une maladie galopante qui atteint des millions de personnes. « Entre six et dix millions d'individus se trouvent aujourd'hui infestés par le rétrovirus du sida, constate Lapierre en épilogue, Nul n'est à l'abri. Les statistiques sont terrifiantes. (...) Si l'on ne découvre pas très vite un vaccin, les experts de l'Organisation mondiale de la santé prévoient que d'ici l'an 2000, environ quinze millions de personnes seront contaminées. Il y aura alors six millions de sidéens. »

C'est en apprenant que Mère Térésa et quelques-unes de ses disciples dont Soeur Anandâ, elle-même arrachée de la lèpre en Inde, avaient ouvert une maison d'accueil en plein Manhattan pour des sidéens abandonnés à leur triste sort que Dominique Lapierre, subjugué de constater ce soutien généreux de la part de pauvres Asiatiques en plein Occident opulent, décide de s'intéresser au mal de cette fin de siècle et d'en refaire la genèse. Sans omettre les côtés sombres du combat des chercheurs et des hommes de science américains et français qui revendiquent les primeurs des découvertes susceptibles de juguler la contagion, non plus que les réactions des victimes accrochées à leurs illusions de guérison. Certains portraits de malades arrachent les larmes, font frémir d'horreur ou provoquent la colère d'un lecteur trop sensible, cependant qu'aucun d'entre eux ne laisse le narrateur indifférent qui sait quand même étayer son récit d'un humour de bon aloi.

Ce livre renseigne certes sur le sida et ce n'est pas son moindre mérite puisqu'il fait de surcroît réfléchir : « Vous êtes tous plus grands que l'amour », réussit à murmurer Josef Stein à ses amis venus recueillir son dernier sou-pir de sidéen.

Plus jamais l'hiver

Si vous croyez que l'amour a aussi une mémoire, vous aimerez **Plus jamais l'hiver**: un roman simple et doux comme les personnages qui l'animent et qui sont nés d'une écriture en duo.

Un livre magique comme le printemps qui éclate.

Libre Expression

LIDEC inc.

SPGQ

La Société des professeurs de géographie du Québec (**section Montréal**), en collaboration avec Guérin Éditeur et Lidec inc.

vous invite au lancement des ouvrages suivants:

- GÉOGRAPHIE DU QUÉBEC ET DU CANADA (G. Joyal, G. Giroux) Lidec inc.
- ORGANISATION GÉOGRAPHIQUE DU MONDE CONTEMPORAIN (F. Carrier, M. Hudon) Lidec inc.
- DESTINATION: QUÉBEC CANADA (G. Boileau et al) Guérin Éditeur

MARDI, LE 29 MAI 1990 à 20 heures
AU COLLÈGE NOTRE-DAME
3391, chemin Queen Mary (entrée ouest)

S.V.P. réserver avant le 21 mai, en téléphonant à:
Louise Desmarais
au 649-6817

Guérin, éditeur ltée

PIERRE OUELLET

Chutes
La littérature et ses fins

282 p. - 19,95 \$

ESSAI

PIERRE OUELLET

CHUTES, LA LITTÉRATURE ET SES FINS

- Par la bouche de sept personnages réunis à huis clos dans la campagne de Charlevoix, Jean-Aubert Loranger, Jacques Braut, Fernand Ouellette, Pierre Vadeboncoeur témoignent des délibérations de notre littérature.
- Jamais la littérature québécoise n'aura à ce point lié sa mémoire récente au destin de la littérature occidentale.
- Un essai en tous points remarquable par la justesse de sa démonstration.

ESSAI

l'Hexagone
lieu distinctif de l'édition littéraire québécoise

ESSAI



L le plaisir des
livres

Un style bourgeonnant, une imagination buissonnante

LE BON DIEU EN CULOTT' DE V'LOURS
Sylvain Rivière
Guérin littérature, 1990, 294 p.



Michel LAURIN
Lettres
québécoises

Depuis 1981, Sylvain Rivière a signé pas moins de 13 ouvrages.

L'écrivain à la faconde rabelaisienne récidive ici avec un recueil de 13 récits. *Le Bon Dieu en culott' de v'lours*, où, tel un magicien qui réussit à renouveler ses tours malgré les limites inhérentes au genre, il parvient toujours à conserver son meilleur atout : le charme.

Faisant preuve d'un exceptionnel talent de conteur, l'auteur semble avoir hérité du courant populaire de la littérature orale en même temps qu'il s'inscrit dans la filiation de Louis Fréchette, ou plutôt de ses personnages : Jos Violon certes, mais encore davantage sa riche galerie d'excentriques et fous de village qui habitent *Originaux et Détraqués* (à ce sujet, quel éditeur acceptera de rééditer en format poche ce dernier ouvrage d'une rare valeur, épuisé depuis longtemps ?). Des êtres à l'imagination buissonnante et à l'opulence verbale. Le lecteur doit donc s'attendre à des récits qui tentent de restituer une dimension fondamentale du conte : son oralité.

En marge de l'académisme et des modes, Sylvain Rivière continue de donner vie à des personnages de sa Gaspésie natale. Des

êtres souvent excessifs, remarquablement bien campés. Des femmes et des hommes semblant condamnés au bonheur au début du récit, mais qui dévoilent bientôt leur part de tragédie : Tigris à Bonhomme qui part à la quête du père, Nel à Pipon aux prises avec un vice qui le perdra, Rose qui a vu s'éteindre sa flamme pour Narcisse, Ti-Ours qui découvre qu'il n'a pas le talent qu'il croyait... Mais ce serait méconnaître l'auteur que de croire que ses récits sont noirs; chez lui, le pathétique et le loufoque font bon ménage, le grotesque peut s'épanouir dans l'émotion.

Et, on n'a rien dit de Sylvain Rivière tant qu'on n'a pas parlé de son écriture. Où abondent formules vieillottes, périphrases et énumérations. À titre d'exemple, laissons-le simplement décrire

« les sens... ces baromètres de la température intérieure, ces cadrans à désirs, ces boussoles à plaisirs, ces sextants de luxe juste bons à se perdre sur des mers de volupté démontée, paillasses molles en lits doubles, de babines cassées en poignets slagues... » Un style bourgeonnant d'une espièglerie dévastatrice.

Ici, les hommes sont généralement fringants comme des coqs de village et les femmes ont « l'amouneillage facile ». C'est dire que la bagatelle n'est pas absente de ces récits, tout au contraire. Par contre, sont moins appréciés les députés dont les mains sont rarement propres, les médecins « à la générosité pilulaire » et les curés aux « odeurs de sainteté et d'ennuyances ». Avant de terminer, ne manquons pas de souligner un incomparable esprit inventif en ce qui concerne les jurons. Ces derniers sont véritable-

ment renouvelés ici en tant que ressource littéraire. Au point qu'ils pourraient en apprendre à certains personnages, pourtant fort savants en la matière, de Victor-Lévy Beaulieu.

Des textes imaginatifs donc, dont l'intérêt réside surtout dans une verve jamais en défaut, nourrie du riche terreau gaspésien. Des récits aux goûts de varech, d'aventures et de partances. Qu'il faut savourer lentement, une histoire à la fois, pour éviter le danger de la saturation. Des récits, laissant la parole à des êtres de fraîcheur et de candeur, que certains, il faut le reconnaître, se hâteront de considérer comme patoisants et régionalistes. Mais d'autres lecteurs seront heureux d'adhérer à cette façon de rêver le réel, de l'enchanter, de le magnifier, tant le conteur se montre fervent.

POÉSIE

LES CENDRES BLEUES
Jean-Paul Daoust
Ecrits des Forges, 68 p.
MAIS LA MENACE EST UNE BELLE EXTRAVAGANCE
Denise Desautels
avec huit photographies
d'Ariane Thézé
Éditions du Noroît, 109 p.
LA VIE DANS LES PLIS
Henri Michaux
OEUVRE POÉTIQUE
Léopold Senghor
Seuil

sur les dernières parutions poétiques et un dossier de Paul Chamberland sur la revue française *Mai hors saison*.

Mentionnons ici que le directeur d'*Estuaire* annonçait la création d'un nouveau prix de poésie, le « Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice » de la revue *Estuaire*, accompagné d'une bourse de 2 000 \$, commandite du bar de la rue Saint-Denis, Les Terrasses Saint-Sulpice.

Le lancement d'*Estuaire* coïncidait avec celui du recueil de Jean-Paul Daoust, *Les Cendres bleues*. Un événement aussi inoubliable que ce poème d'amour tragique, « poème policier », définit Daoust qui, lisant pour les invités du lancement les premières lignes de son long poème, a lancé en fait dans la ville une plainte amoureuse qui fera date dans l'histoire de la poésie québécoise.

Les Cendres bleues est un poème d'apprentissage. Lisons les premières lignes: « Être un homme blessé/ D'avoir connu le sexe enfant/ Six ans et demi/ Puis la mort trop vite/ Quand le bois brûle penser/ Dans ma bouche agitée/ À l'époque où les doigts des autres enfants apprenaient/ La grammaire les miens épelaient/ Les noms de mes amants surtout un/ Baptisé du péché de la chair avant l'âge/ De raison/ J'ai été un enfant violé/ Dans le plus beau des paysages... »

Cette histoire d'amour et de

mort se déploie dans un poème narratif de 2 000 vers avec une charge d'émotion contenue et une mise en forme littéraire éblouissante. *Les Cendres bleues* est une grande réussite dans le genre du récit poétique, dont on trouvait aussi un bel exemple chez France Vézina (*Slingshot ou la Petite Gargantua*, publié au Noroît). Le poème de Daoust, qui prend son élan dans une histoire d'enfance tragique, nous raconte pourtant la respiration du monde d'aujourd'hui.

Le génie de Jean-Paul Daoust, dans *Les Cendres bleues*, est de faire coïncider les émotions de l'enfant avec le regard de l'adulte qu'il est devenu. Son poème nous fait voir aussi le douloureux apprentissage de la vie dans l'amour même, ou plutôt dans une passion dont la vie contient sa mort.

Par son sujet scandaleux, le poème de Daoust défonce des tabous mais surtout emporte le langage au bout du corps, là où la vie devient poésie. Après avoir lu *Les Cendres bleues*, même madame Denise Bombardier ne pourra plus dire que la littérature a ses limites.

Le thème du spectacle de la mort comme apprentissage douloureux de la vie donne son émotion à l'oeuvre de Denise Desautels. Dans son plus récent livre, *Mais la menace est une belle extravagance*, Desautels a raffiné son écriture mais cette poésie reste plus allusive qu'introspective, comme nous le suggèrent d'ailleurs les magnifiques photographies de Thézé qui accompagnent les poèmes.

On commence à entendre, dans ce recueil, le filet d'une voix douloureuse, menacée de mort mais qui affirme le regard des mots. Il faut dire, cependant, que la poésie de Desautels ne s'est pas encore libérée d'une préciosité moderniste et de tics nous donnant l'impression du déjà-lu ou nous livrant des lieux communs, des prosaïsmes et des mimétismes de Duras ou d'autres.

Des exemples ? Page 19: « La réserve convient au mystère ». Page 27: « Le charme discret de la confiance ». Page 29: « T'ai-je dit que cela m'émouvait. L'esquisse est définitive ». Page 35: « Le rythme souffrant du monde en nous ».

Ce qui nous touche, d'autre part, dans les meilleures pages de Desautels, c'est cette recher-

che des nuances d'un langage qui s'accorde à la douleur. Cette poésie joue à la frontière de la parole et du silence, activant une douceur qui « hésite entre le deuil et l'éternité ».

Signalons enfin la parution en livre de poche de deux grandes oeuvres. *La vie dans les plis*, d'Henri Michaux, publié d'abord en 1947, à lire en parallèle avec le poème de Jean-Paul Daoust: « Cela commençait quand j'étais enfant. Il y avait un grand adulte encombrant ». Voilà des poèmes de prose réussis, s'il en est. Puis *l'Oeuvre poétique* de Senghor, qui se déploie en versets nocturnes et en « élégies majeures ». Cette intégrale de l'oeuvre du poète africain est accompagnée des *Dialogues sur la poésie francophone*.

JEAN ROYER

En poésie, cela se passe désormais du côté du lyrisme et de la poésie personnelle, nouveau terreau de la révole contre un ordre social de plus en plus vidé de son sens.

Les nouvelles poésies défendent l'intégrité de la personne et de la planète. Nous lisons des poésies écologistes et amoureuses contre toutes les morts.

Ainsi le plus récent numéro (56) de la revue *Estuaire*, lancé la semaine dernière, affiche comme thème « L'échelle des êtres », d'après le titre d'un poème de Renaud Longchamps. Au sommaire également, des poèmes de Diane Thivierge, Pierre Desruisseaux, Hélène Boisse, Michel Clément et Louise L'arose ainsi que des chroniques

CEIL-DE-CHAT
PAR
MARGARET ATWOOD

Le livre le plus personnel et le plus achevé de Margaret Atwood.

ROBERT LAFFONT des livres ouverts sur la vie

Gabzou

Jean O'Neil a séduit le public avec **Cap-aux-Oies** et, plus récemment, avec son merveilleux **Promenades et Tombeaux**. Il réussit encore une fois à nous envoûter avec **Gabzou**: le portrait unique, drôle et émouvant d'un coin de pays illuminé par la présence magique d'un enfant. Car **Gabzou**, c'est l'enfance, son charme, sa franchise. C'est l'histoire de l'attachement d'un grand pour un petit. Et c'est aussi l'ennui qu'on a quand le petit n'est plus là...

Un livre illustré par le peintre Gilles Archambault.

Libre Expression

L'intelligence, ça s'achète!

IBM PC 640 K 84,95\$

HUGO PLUS

COMPATIBLE: Microsoft Word 5.0, WordPerfect 5.1, WordStar 4.0, Word 5.0, Écrivain public, Secrétaire personnel.

HUGO PLUS le dictionnaire et la grammaire

par Manseau, Malka, Des Roches, Lizée, Héty

Vérification orthographique et grammaticale, compatible avec WordPerfect 5.1, WordPerfect 5.0, WordPerfect 4.2, Wordstar 4, Word 5, Écrivain public, Secrétaire personnel.

IBM PC 256 K 84,95\$

ACTION WRITER L'ÉCRIVAIN PUBLIC

L'ÉCRIVAIN PUBLIC PC

par Roger Des Roches et Francis Malka

Beau, bon, pas cher!
Puissance inégalée, environnement agréable, prix à la portée de toutes les bourses. Le traitement de texte pour PC qui a fait ses preuves.

IBM PC MAX 256 K 294,95\$

ÉDUCATION-NUTRITION

ÉDUCATION-NUTRITION

Fédération des producteurs de lait du Québec
Conseil scolaire de l'Île de Montréal

Une vision moderne de la nutrition... Conçu pour les élèves du primaire et pour ceux et celles qui accordent de l'importance à une saine alimentation.

IBM PC 320 K 124,95\$

MÉTAMORPHOSE

SPÉCIAL DE LANCEMENT 64,95\$

MÉTAMORPHOSE

par Gilles Guay et Catherine Le Flaguais

Du BIG BANG jusqu'à l'apparition de l'humanité, vivez toutes les aventures de la vie sur Terre! Éducatif et passionnant, le jeu d'aventures de l'année!

En vente partout et chez **LOGIDISQUE Inc.**
1225, de Condo, Montréal QC H3K 2E4
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Une histoire de mon temps

GUY VANDERHAEGHE
TRADUIT PAR CHARLOTTE MELANCON

UNE HISTOIRE DE MON TEMPS

GUY VANDERHAEGHE

D'UNE ÉCRITURE FRANCHE ET VIVE, CE ROMAN MÊLE AVEC BRIO LA BOUFFONNERIE ET LE TRAGIQUE DE NOTRE ÉPOQUE.

325 PAGES / 24,95\$

Un rêve comme le mien

M.T. KELLY

roman

UN RÊVE COMME LE MIEN

M.T. KELLY

UN ROMAN RETENTISSANT SUR LA REVANCHE DES AMÉRINDIENS. PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1988 POUR LA VERSION ANGLAISE.

217 PAGES / 21,95\$

Un rêve comme le mien

M.T. KELLY

roman

UN RÊVE COMME LE MIEN

M.T. KELLY

UN ROMAN RETENTISSANT SUR LA REVANCHE DES AMÉRINDIENS. PRIX DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL 1988 POUR LA VERSION ANGLAISE.

217 PAGES / 21,95\$

LE LÉOPARD NOIR

JO ANNE WILLIAMS BENNETT

UNE INITIATION À LA CULTURE PRIMITIVE AU CŒUR DU CONTINENT NOIR. UNE AVENTURE SAISSANTE! PRIX SEAL 1986 POUR LA VERSION ANGLAISE

400 PAGES / 24,95\$

LE LÉOPARD NOIR

JO ANNE WILLIAMS BENNETT

UNE INITIATION À LA CULTURE PRIMITIVE AU CŒUR DU CONTINENT NOIR. UNE AVENTURE SAISSANTE! PRIX SEAL 1986 POUR LA VERSION ANGLAISE

400 PAGES / 24,95\$

VIENNT DE PARAÎTRE

QUÉBEC/AMÉRIQUE

La loi des jeunes

UN CAPRICE DE LA NATURE
Nadine Gordimer
Traduit de l'anglais
par Gabrielle Merchez
Albin Michel, 1990, 445 pages



Alice
PARIZEAU
Lettres
étrangères

La loi des jeunes est parfaitement honnête, absolue, limpide et noble et c'est plus tard seulement que tout se gâte.

Des mauvaises pensées, des mauvaises idées, une pincée de l'hypocrisie, l'infidélité, la trahison, tout ces vilains sentiments apparaissent alors comme l'apanage des vieux, des parents qui, forcément, ne parviennent jamais à remplir leurs promesses. Il est amusant de constater à ce propos certaines tendances spécifiques dans la littérature moderne. Dès qu'un romancier, ou une romancière, campent un personnage valable, il faut absolument qu'il puisse se vanter d'avoir eu une enfance difficile, un père ivrogne de préférence à une mère fille publique, ou encore un père volage, inconscient et inexistant. C'est à se demander comment on va traiter à l'avenir de la famille éclatée qui devient déjà une règle plutôt qu'une exception, comme ce fut le cas auparavant. Bref, Nadine Gordimer met en scène Hillela, élevée par ses tantes.

Et la romancière s'amuse ferme à camper deux images très différentes de familles respectables, celle de la tante Olga et celle de la tante Pauline. Olga,

femme à l'aise, soucieuse de convenances s'efforce de donner à ses enfants une très bonne éducation, le sens de la responsabilité des classes dirigeantes et du respect de l'autorité. Sa soeur Pauline est beaucoup moins riche, sa piscine est mal nettoyée, pas de domestiques à l'horizon, mais une atmosphère chaleureuse où les enfants s'expriment et se sentent écoutés. Pauline s'implique et se préoccupe des problèmes sociaux de son pays, tandis que tante Olga se demande s'il ne serait pas sage de partir vivre en Italie. Les deux sont juives, non pratiquantes, tolérantes, cultivées et les deux aiment Hillela comme leur fille. Elle est inscrite par conséquent dans les meilleures écoles, peut suivre des cours de musique, selon son bon plaisir, on l'habille avec soins, on la coiffe, on la dote et on se soucie du confort de sa chambre. Mais Hillela devient adolescente et c'est l'heure de la révolte.

Rien de plus courant, dira-t-on, pour une fille dont la mère est partie depuis très longtemps et dont le père, un voyageur de commerce, se déplace constamment en compagnie d'une jeune femme qu'il vient tout juste d'épouser ! Certes, mais Hillela vit en Afrique du Sud, dans un univers particulier, où la révolte d'une jeune juive n'est pas dirigée nécessairement contre ses parents. Elle lutte contre la société raciste tout en quittant d'abord l'école comme cela se pratique un peu partout, puis en découvrant les relations sexuelles entre filles et garçons, la pauvreté, la combine et une ascension sociale tout à fait inespérée.

Gouvernante dans une famille de diplomates, Hillela apprend

les relations complexes qui se tissent sous ses yeux, se fait des relations, traverse des frontières et la voilà brusquement amoureuse. Il est noir, elle est blanche, il veut transformer le sort de son pays et elle ne peut plus rester neutre face au racisme. Il ne suffit pas d'aimer un noir, de l'épouser et de mettre au monde l'enfant qui est de lui, il faut encore, dans ce pays déchiré par des conflits multiples, se résigner à partager l'existence d'un révolutionnaire. Et c'est le drame...

Whaila meurt et Hillela, sa jeune veuve de 25 ans, chargée d'un enfant, décide de continuer sa lutte. Elle « traverse les frontières en direction du nord, se révélant utile dans des contrôles encore plus froides, Stockholm, Oslo, Moscou — partout où Whaila était allée, à l'occasion de voyages au cours desquels elle n'avait désormais plus besoin de mandataires ».

« Elle finit par connaître à fond les spécifications des fusils et des missiles ainsi que leur capacité relative d'adaptation aux conditions dans lesquelles ils allaient devoir être utilisés. »

Le terrorisme est-il en quelque sorte la conséquence de la révolte de certains adolescents qui veulent imposer à tout prix leur façon de dominer le monde de l'avenir ? Hillela ne suivra pas cette voie. Elle saura jouer le jeu des diplomates, conclure des ententes et elle va fonder « le pays de Whaila ». En suivant les traces des hommes blancs, des colonisateurs, elle parviendra à ses fins. Il ne s'agit pas en somme pour elle d'innover, mais de profiter des expériences des autres, de l'enseignement de l'histoire, et d'effacer le passé qui ne pouvait

mener qu'à une impasse, selon sa perception des choses comme selon celle de ses tantes. Une sorte de continuité relie ainsi l'évolution de plusieurs pays de l'Est et de l'Ouest, de l'Afrique et de l'Afrique du Sud.

Le roman de Nadine Gordimer est documenté et on y trouvera plusieurs renseignements intéressants sur les tractations entre les terroristes, les conflits raciaux entre les noirs, les blancs et les noirs, puis les conflits d'intérêts et les enjeux économiques qui ne cessent d'envenimer les différents locaux qui sont, en principe, de faible importance. Des personnages tels que Mgr Tutu et sa femme Leah bougent et s'imposent parmi les héros imaginaires et on a l'impression par moment que certains chapitres peuvent être compris de diverses façons selon la connaissance qu'on possède de l'époque et de la région où leur action se situe.

Mais ce qui retient l'attention dès le début jusqu'à la fin c'est Hillela, ses échecs et ses réussites, ses drames, ses joies et ses amours. Profondément authentique, la jeune fille se transforme en femme qui parvient à comprendre et à assimiler une autre culture que la sienne tout en enrichissant par son sens de la justice et son respect de la vie humaine. On présente Nadine Gordimer comme la plus grande romancière sud africaine qui publie beaucoup, mais ce qui nous paraît certain c'est qu'elle a une maturité et un style qu'on doit découvrir si on veut se faire une opinion sur les rêves et les révoltes de jeunes et des moins jeunes de l'Afrique du Sud qui refusent de capituler en quittant le pays.

LITTÉRATURE JEUNESSE

DOMINIQUE DEMERS

LE CHÂTEAU DE LA PEUR
Images de J. S. Goodall
Editions Gallimard
« Ma collection préférée »
Paris, 1989

Impossible ici de ne pas plonger dans l'image. Un chevalier soucieux d'entraîner sa dame — et tous les petits lecteurs à leur suite — dans une épopée moyenâgeuse balisée d'exploits et de frissons. Les pages coupées à la verticale dynamisent le récit en révélant des portes secrètes, des chapeaux secrets tapies dans l'ombre et des dragons juste assez terrifiants. Point de mots, beaucoup de mouvement, un récit haletant ponctué de grands coups de théâtre. Le peintre anglais J. S. Goodall a construit ces images délicieusement rétro pour séduire ses propres petits enfants à l'âge où ils ne savaient pas encore lire.

**AUJOURD'HUI
JE RESTE CHEZ MOI**

Texte de Michel Aubin
Illustré par Héléne Desputeaux
Editions Casterman
Coll. « Je commence à lire »
Paris, 1990

Depuis que ses illustrations tonifiantes ont retenu l'attention de plusieurs éditeurs à la Foire internationale du livre pour enfants de Bologne en 1983, Héléne Desputeaux éparpille joyeusement ses dessins à tous vents. Après les éditions du Boréal, Chouette, Héritage, Jocus et Scandinavia, Casterman récolte quelques-uns de ses personnages plantés dans un paysage où les couleurs vibrantes, les formes sautillantes et les cadrages éclatés construisent un royaume fantaisiste assez unique. Dans ce nouveau récit tout en galipettes, un enfant se déclare roi des faunés et s'invente une journée au gré de ses humeurs. Une journée assez tumultueuse malgré tout...

LE PAPA DE DAVID

Texte de Robert Munsch
Illustré par Michael Martchenko
La courte échelle
Montréal, 1990

Quel enfant n'a pas rêvé d'un père plus grand que nature, aussi vrai que le vrai mais plus extraordinaire et plus excitant. Le père adoptif de David est tout ça en plus d'être un peu inquietant. C'est rien de moins qu'un géant qui, pour souper, avale 26 escargots, 3 pieuvres frites et 16 briques au chocolat. Le récit de



Munsch permet aux enfants d'apprivoiser ce grand homme pour s'en faire un complice et un protecteur. À l'instar des deux héros, Julie et David, ils émergent grandis par cet immense ami.

Les images de M. Martchenko soulignent efficacement l'attrait des contrastes gulliveriens.

CONTES ENCHANTÉS
Editions Nathan
Paris, 1989

Une idée fabuleuse : des contes de tous les pays et de tous les temps sur des images portant la signature des grands illustrateurs de notre époque : Susi Bodahl, Josef Palecek, Helme Heine, Lisbeth Zwerger... Des regards tour à tour tendres, romantiques, naïfs, impressionnistes. Des classiques de Grimm et d'Andersen mais aussi des contes plus modernes et épiques. Une présentation magnifique avec, en prime, une page de présentation pour chacun des huit illustrateurs qui ont collaboré à cette pièce de collection. Un beau recueil de contes à lire ou à raconter.

LES SECRETS

Texte de Francine Tougas
Photographies de
Richard Saint-Pierre
et Paul Cadieux
Editions Bibi
et Geneviève/Libre Expression
Montréal, 1990, 23 pages

On a beau se méfier des albums rejets de séries télévisées, la série Bibi et Geneviève mérite un traitement d'exception. D'abord parce que Bibi est un millézien de 12 000 ans venu de la planète X.Y.100 Z, située à 152 années lumières de la Terre. Ensuite, parce que Geneviève, une simple Terrienne superbement interprétée par Sophie Danseur, a un charme fou. Il y a bientôt deux ans, les jeunes téléspectateurs sont tombés éperdument amoureux de ce personnage mi-mère, mi-grande soeur et dans les clubs vidéo ils se disputent les enregistrements des émissions. Depuis quelques mois, Bibi et Geneviève existent aussi à Family Channel. Même emprisonné dans les pages d'un album, l'irrésistible tandem réussit à captiver les enfants. Dans *Les secrets*, Bibi découvre les frontières un peu floues de l'intimité.

LES VACANCES DE ROSALIE

Ginette Anfosse
La courte échelle
Coll. « roman jeunesse »
Montréal, 1990, 92 pages

D'un coup, en vacances, l'inénarrable Rosalie saute de l'enfance à la pré-adolescence. Tout ça parce que Terry Wayne, le fils du gérant d'Ocean View aux yeux « plus bleus que le mer bleu », lui lance un « Hi ! » décontracté. « J'ai sursauté. Je me suis retournée. Mon coeur a bondi dans ma gorge, puis dans mes oreilles. Puis dans mes oreilles », nous explique la pauvre Rosalie dans ce roman presque bilingue. Après une litanie de Honey, Sugar, Sweetheart, Honeybun, Sugarplum, Apple pie et Babie, l'héroïne retombe sur terre où elle avait oublié Pierre-Yves Hamel, son grand Viking québécois, aux yeux moins bleus mais au coeur plus grand.

**LA DOMPTEUSE
DE PERRUCHE**

Lucie Papineau
Editions Boréal
Coll. « Boréal Junior »
Montréal, 1990, 116 pages

Marcelle Nadeau, dix ans, découvre que l'Amour avec un grand A est parfois plus romantique et satisfaisant lorsque désincarné. À partir du moment où Roméo s'appelle bêtement Stéphane, vous invite de l'autre côté du lac à faire du bateau, du saut en hauteur, des plongées en longueur et du limbo ; à tuer des tas de bandits et de vaisseaux spatiaux sur écran vidéo et à manger du steak à moitié cru, le coeur devient indécis... Un roman d'amour marqué au coin de l'amitié d'une soeur, d'un père, d'une chatte et d'une perruche. De quoi vous renflouer quand Roméo fait des siennes. Le texte est bien senti, les illustrations réussies. Ce premier roman a valu à Lucie Papineau le prix de l'ACELF 1990.

PRINCESSE

William Taylor
L'école des loisirs
Paris, 1988, 167 pages

Rosie Perkins ressemble à cet opossum tout la fois repoussant et attachant qu'elle a arraché à la mort. Pour l'un comme pour l'autre, survivre représenté une occupation à plein temps. Mais là où la petite bête poilue s'abandonne mollement dans les bras de sa mère adoptive, Rosie vogue à la dérive entre une père qui l'aime comme on aime une femme et une mère qui a oublié qu'elle avait une fille. Une histoire dure et saisissante mais précieuse aussi et reconfortante. William Taylor, l'auteur néo-zélandais, tisse un roman d'une grande douceur et brode des images, des atmosphères, des parfums qui portent autant de sens que l'histoire qu'il raconte. Un roman rare et envoûtant.

Pirandello et la modernité

LE PARADIGME INQUIET
Pirandello
et le champ de la modernité
Wladimir Kryszinski
Le Préambule, 1989, 545 p.

HEINZ WEINMANN

Après un premier livre de grande envergure, *Carrefour de signes* (1981), lecture

sémiologique du roman moderne, Wladimir Kryszinski, professeur de littérature comparée à l'Université de Montréal, s'attaque maintenant à Pirandello.

L'auteur de *Six personnages en quête d'auteur* comme révélateur, plus, comme paradigme de la modernité, *Paradigme inquiet*. Après avoir été « perdu » (*Le paradigme perdu*, E. Morin), après avoir été le catalyseur des « révolutions scientifiques » (S. Kuhn), voilà le paradigme inquiet. Il y a de quoi, puisqu'il devient, nouvel Atlas, le moteur de tout ce nouveau monde, foisonnant et complexe, né avec la modernité.

Kryszinski, d'une grande érudition, n'a pas peur de porter à bout de bras ce paradigme hypercomplexe, polysémique. À l'étroit dans les serres chaudes des littératures nationales, l'auteur respire à son aise dans un champ moderne grand ouvert à perte de vue, allant de Don Quichotte jusqu'à Genet, Gombrovicz et Handke.

C'est évidemment la nouvelle conception de la littérature comparée, inaugurée avec le structuralisme, jetant aux orties les études d'influence d'oeuvres et d'auteurs, qui permit d'envisager une « interaction » à distance immatérielle, appelée *intertexte*. Kryszinski met largement à profit cette approche « intertextuelle » lancée par Kristeva. Les bornes de l'oeuvre individuelle tombant, il devient possible, une fois dégagées les structures invariantes des oeuvres, de les mettre en série, séries synchroniques, « paradigmatiques », puisque non soumises aux contraintes de la chronologie, de l'avant et de l'après, de la cause et de l'effet.

Ainsi, le « paradigme » de la modernité devient-il une forme virtuelle, « idéaltypique » (We-

ber) qui s'incarne à partir des années 20 dans les nouvelles, les romans et le théâtre de Pirandello, connaissant un rayonnement fulgurant dans le monde entier — avec des oeuvres comme *Feu Mathias Pascal*, *Un, personne et cent mille*, *Ce soir on improvise*, *Henri IV* — pour de nouveau se « virtualiser » dans un postpirandellisme où les ressemblances et les différences structurelles l'emportent sur les influences matérielles.

Si les critères de la modernité — perspectivisme, subjectivité, ironie, fragmentation, auto-réflexivité, etc. — restent trop généraux, trop flous pour éclairer de façon significative l'oeuvre pirandellienne, par contre les dons herméneutiques de l'auteur se manifestent pleinement lorsqu'il cerne les grands thèmes — vite réduits à du « pirandellisme » — du grand auteur italien : l'« humourisme » animé d'un sentiment des contraires ; un moi clivé, narcissique qui rencontre dans l'autre un obstacle répulsif ; multipli-

cation et relativité des points de vue ; le masque des rôles familiaux et sociaux momifiés qui s'oppose à la fluidité de la vie.

La modernité pirandellienne ainsi thématisée s'enferme dans des comportements monomaniaques (plaintes, accusations), ne se cristallisant pas esthétiquement, formellement. D'autres dramaturges pousseront jusqu'au bout ce que le théâtre pirandellien a amorcé : Sartre, Genet, Gombrovicz. Mais, la partie la plus neuve, la plus passionnante du livre se trouve à la fin, lorsque l'auteur, laissant de côté le sabir « savant » — « quête aléatoire », « perspective isotopique du faire proxémique » — qui fait écran plus qu'il n'éclaire, ouvre des perspectives saisissantes sur l'évolution, la métamorphose du théâtre moderne depuis Büchner en passant par Strindberg, Tchekhov, Pirandello jusqu'au *Living Theater*. C'est là que le lecteur sent le frémissement de ce « paradigme inquiet » de la modernité.

Un pionnier de notre ciel

JACQUES DE LESSEPS
LA NOBLESSE DU VOL
Émile Perio
Athanor, Paris, 1990, 222

ANDRÉ GIRARD

Cet été, peut-être irez-vous à Gaspé.

Vous apercevrez, non loin de la gare du CN, un monument érigé à la mémoire de Jacques de Lesseps.

Pionnier du ciel, il réalisa, en 1910, la deuxième traversée de la Manche, sur monoplane Blériot. La même année, le 30 octobre à 15 h 40, au com-

mande du Blériot XI-2 bis, il est le premier à survoler la statue de la Liberté. Tout comme il fut le premier, quelques mois avant, à survoler Montréal, prenant son envol au parc d'aviation de Pointe-Claire — un aéroport de fortune plein de trèfles et de marguerites et bordé d'arbres des deux côtés. Émile Perio lui a consacré une biographie qui, par-delà son attachement à l'homme, fait revivre l'héroïsme des vingt premières années de l'aviation. (Disponible à la librairie Alpha, 109 rue de la Reine, Gaspé.)

**CLAUDE
JASMIN**

**POUR
TOUT
VOUS
DIRE**

Le
journal de bord
d'un passionné,
d'un enthousiaste,
d'un virulent
et d'un emmerdeur sympathique.

GUÉRIN

littérature

L le plaisir des
Livres

La «divine comtesse»: un auteur classique de la Bibliothèque rose

LA CONTESSE DE SÉGUR
Yves-Michel Ergal
et Marie-José Strich
Paris, 1990, Perrin,
518 pages

L'AUBERGE DE L'ANGE-GARDIEN
Comtesse de Ségur
Paris, 1990, pour
La Bibliothèque Lattès
314 pages

Lisette
MORIN
▲ Le feuillet

« Pour être un bon auteur pour les enfants, il n'est pas mauvais d'être né ailleurs,

dans une île comme Jules Verne, en Russie avec un père général comme la comtesse de Ségur, aux Indes comme Rudyard Kipling.

Il est également préférable de connaître un autre langage que celui dans lequel on écrit, le breton, le russe ou le sabir, et d'être pénétré d'un folklore étranger, tant il est vrai qu'en ce genre, l'exotisme et l'universalisme se rejoignent. »

C'est ainsi qu'un spécialiste, André Bay, au chapitre « Littérature enfantine » de *L'Histoire des littératures*, de La Pléiade, analyse le succès indémodable de trois grands auteurs classiques dont les héros sont très sou-

vent des enfants et des animaux. La biographie que vient de publier l'éditeur, de renom « académique », Perrin, est, à cet égard, très significative : plus de la moitié de l'ouvrage, rédigé par Yves-Marie Ergal et Marie-José Strich, est consacrée à l'enfance et à l'adolescence russes de Sophie Rostopchine, fille du général du même nom, qui fut gouverneur militaire de Moscou et qu'on a longtemps soupçonné d'en être l'incendiaire, lors de l'entrée des troupes de Napoléon Ier, le 14 septembre 1812.

Les lecteurs des romans d'Henri Troyat ne seront pas déçus. Cette Russie des tsars, cette Russie qui va de 1799, année de naissance de celle qui deviendra la comtesse de Ségur, jusqu'à la mort de Fiodor Rostopchine, en 1826, est la patrie, plus romanesque que réelle, du romancier de la vie quotidienne en Russie, au temps du dernier Tsar. Les plus belles pages de ce récit, fort bien documenté, présentent, sous le titre, bien entendu emprunté à l'un des titres de la comtesse de Ségur : « Les malheurs de Sophie », le séjour de la famille Rostopchine dans le beau et vaste domaine de Voronovo. « Au printemps, écrivent les auteurs, le château ne désemplit pas de célébrités moscovites qui accomplissent avec joie le voyage de l'ancienne capitale à la retraite du comte Rostopchine. »

Une vie quand même mouvementée que celle de la petite Sophie. La vie de château n'est pas



Yves-Michel Ergal

exempte de bouleversements. Et le général ira de faveur en défaveur auprès de la tsarine Catherine, des tsars Paul Ier et Alexandre Ier, avant de s'exiler en France, pour quelques années, le temps d'y laisser, et d'y marier, Sophie, la seconde de ses filles, à l'un des pages de Napoléon, Eugène de Ségur, en 1819.

L'histoire de la comtesse de Ségur — celle qui écrivit, entre les années 1854 et 1871, trois ans avant sa mort survenue le 9 février 1874, vingt-cinq ouvrages destinés d'abord à ses petits-enfants, puis à la jeunesse de France et des pays francophones — ne commence véritablement qu'à la page 394. C'est alors qu'une autre activité littéraire occupe la comtesse de Ségur : elle rédige d'une écriture régulière et sans presque aucune rature (une lettre manuscrite, à la



Marie-José Strich

dernière page, est tout à fait éloquente à cet égard) les contes qu'elle avait promis à ses chères petites-filles, Camille et Madeleine. Mais, pour devenir l'un des piliers de La Bibliothèque rose, créée par Louis Hachette, vers 1850, la comtesse aura l'appui du journaliste Louis Veuliot, un de familiers du domaine des Nouettes où s'est retirée, à peine quadragénaire, Sophie Rostopchine, épouse délaissée du comte Eugène de Ségur, plus attiré par les charmes des belles Parisiennes que par sa trop sage et trop campagnarde compagne.

Cette existence préfigure celle de « la bonne Dame de Nohant », autre figure de proue de la littérature féminine, sa contemporaine, mais qui mena une tout autre existence, avant la retraite en milieu champêtre. George Sand, du moins rien ne le laisse supposer dans la biographie d'Ergal

et Strich, ne connut ni ne fréquentait la comtesse de Ségur. Lit-on, encore aujourd'hui, *La Mare au diable*, *La Petite Fadette*, *François le Champi*, romans berrichons de l'auteur bien assagi d'Indiana et de *Lélia*? Peut-être, mais certainement moins que *Les mémoires d'un âne*, *Un bon petit diable* ou *Les Vacances* que le cinéma et la télévision ont redécouverts pour la jeunesse, à la suite du beau film que Jean-Claude Brialy a tiré des *Malheurs de Sophie*.

Tout comme pour les contes de Perrault, sujet d'une brillante étude psychanalytique de Bruno Bettelheim, les romans de la « divine comtesse » ont subi les foudres de la critique. On y voit « la revanche d'une aristocrate russe fourvoyée dans un pays en proie à la révolution industrielle, et qui prône un ordre social figé, très conservateur... » Et pourtant — j'ai fait enquête — on réclame toujours, dans les bibliothèques publiques, ces romans où « les héros ont des caractères simplifiés, et évoluent dans un monde où bons et méchants sont immédiatement identifiables et où les premiers, tôt ou tard, l'emportent sur les seconds ».

Pas étonnant, dans cette conjoncture, que Lattès ait inclus, dans sa nouvelle et fort attrayante petite collection de classiques (70 titres déjà disponibles), *L'Auberge de l'Ange-Gardienn* et *Le Général Dourakine*, deux des romans les plus célè-

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS

aujourd'hui 19 mai de 14h à 15h

ALEXANDRE JARDIN
Fanfan

Flammarion

vendredi 25 mai de 17h à 19h

CHARLOTTE BOISJOLI

Jacinthe

• l'Hexagone

samedi 26 mai de 14h à 16h

HÉLÈNE DESPUITEUX

MICHEL AUBIN

Aujourd'hui je reste chez moi

CASTERMAN

Venez regarder avec nous
APOSTROPHES
le dimanche à 15h et à 20h

de 9h à 23h30
362 jours par année

1120, av. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-3669

Un Van Gogh en vie

UNE VIE DE VINCENT VAN GOGH
David Sweetman
Traduit de l'anglais
par Jean Autret
Presses de la Renaissance
Paris 1990, 468 pages

CHRISTIAN MISTRAL

1990 marque le centenaire de la mort de Vincent Van Gogh.

Dieu qu'on aime les chiffres ronds!

En conjonction avec la gigantesque rétrospective d'Amsterdam, voici donc *Une vie de celui qui obtint depuis la tombe 82,5 millions \$ US pour le Portrait du Dr Gachet*, un tableau peint six semaines avant son suicide, et dont personne ne voulait de son vivant.

Le fatal coup de pistolet qu'à 37 ans il se tira dans la poitrine, au milieu d'un champ blond grouillant de corbeaux, mettait fin à 11 années tout juste de création pic-



Autoportrait de Vincent Van Gogh.

turelle, dont quatre, les dernières, d'une fécondité fulgurante.

Le livre de David Sweetman n'a pas plu à tout le monde, tant s'en faut. Mais aussi, quelle audace que d'entreprendre la dissection d'un mythe que le monde entier s'est approprié avec la touchante et fanatique culpabilité de

ceux qui arrivent en retard au chevet de l'agonisant. N'a-t-on pas l'impression de tout connaître de Vincent?

Sweetman est un homme de radio et de télévision, diplômé des Beaux-Arts. M'est avis que sa biographie « complète et définitive » s'en ressent plutôt positivement, dans la mesure où il a su insuffler du rythme et un semblant d'existence palpable à une histoire demeurée dangereusement statique. Après tout, Van Gogh n'est-il pas devenu un personnage médiatique à part entière? Jouant de l'émotion, n'hésitant pas à ménager des surprises, l'auteur nous restitue un artiste écorché si étrangement proche qu'on l'imagine volontiers plus contemporain qu'il ne l'est en réalité.

Ceci posé, rien n'est plus fluide que la vie d'un fou, ce qu'était Vincent selon tous les canons en vigueur à l'époque. Insupportable emmerdeur imbibé d'absinthe, il trouve, grâce aux yeux de Sweetman qui mesure son aliénation à l'aune d'aujourd'hui, ce qui paraît

dangereusement révisionniste. L'originalité de sa thèse consiste à réfuter violemment l'idée reçue selon laquelle tous les chefs-d'œuvre de la période arlésienne auraient jailli d'un esprit malade.

Plongeant profondément aux racines hollandaises, l'auteur ramène un Van Gogh jeune à l'humanité tangible et trouble, entouré de personnages oubliés depuis, bien que d'une influence déterminante. Les deux seules photos connues du peintre, qui détestait le procédé, nous le montrent méconnaissable, de même que le cliché d'Eugénie Loyer, ce laideron rachitique, sévère et décharné dont il tomba amoureux, nous jette dans un abîme de perplexité.

Les épisodes s'enchaînent sous la loupe de Sweetman avec une cohérence troublante. Sa grille gêne par son implacabilité, comme s'il avait choisi le point de vue avant d'entreprendre la recherche. Trop souvent, trop systématiquement, il s'efforce de ramener Vincent dans le monde normal et, partant, digestible.

Faire un béni ordinaire d'un maudit manifeste, voilà qui prendra plus d'un livre de cette farine.

Retenons l'opposition du biographe à l'idée que Van Gogh est à l'origine de l'art moderne. Se faisant le défenseur des visées de l'artiste, il démontre que ce dernier se voyait partie intégrante de l'évolution culturelle du XIXe siècle, non pas peintre de la rupture mais héritier de la tradition, voire catalyseur d'une certaine continuité. À cet égard, l'ouvrage de David Sweetman convainc plus qu'il n'irrite. Il s'en fallait de peu.



LES NOUVEAUTÉS VLB

Plume Latraverse
CHANSONS POUR TOUTES SORTES DE MONDE
Plus de 180 chansons! Certaines appartiennent déjà au répertoire classique de la chanson québécoise, d'autres, plus récentes, ne demandent plus qu'à être lues et écoutées, pour notre plus grand bonheur. Poil au cœur!
280 pages — 12\$

Jorge Fajardo
LA ZONE
Une chronique satirique qui aborde avec sensibilité les tourments d'un écrivain — Eugène O'Neill, dramaturge américain, auteur de *Long voyage vers la nuit* — face à son œuvre autobiographique. Par l'auteur de *La visite des sauvages*. Cette pièce a récemment été jouée au Théâtre du Rideau vert.
160 pages — 12,95\$

Anne Legault
O'NEILL
Un texte dramatique qui aborde avec sensibilité les tourments d'un écrivain — Eugène O'Neill, dramaturge américain, auteur de *Long voyage vers la nuit* — face à son œuvre autobiographique. Par l'auteur de *La visite des sauvages*. Cette pièce a récemment été jouée au Théâtre du Rideau vert.
160 pages — 12,95\$

Jocelyne Beaulieu, Josette Couillard, Madeleine Giffard, Luce Guilbeault
L'INCROYABLE HISTOIRE DE LA LUTTE QUE QUELQUES-UNES ONT MÈNEE POUR OBTENIR LE DROIT DE VOTE POUR TOUTES
L'histoire, théâtralisée, de cette lutte des femmes du Québec pour obtenir le droit de vote.
64 pages — 8,95\$

GREENPEACE
LE POUVOIR DU CITOYEN EN ENVIRONNEMENT
Le premier guide d'intervention québécois! Un ouvrage attendu qui donne conseils et "recettes" pour poursuivre les pollueurs, qui fait connaître les expériences de Québécois et Québécoises qui ont osé s'opposer aux pollueurs de toutes sortes et qui recense les lois de protection de l'environnement.
436 pages — 22,95\$

Lise Harou
PARCOURS PIÉGÉS
Dans une prose somptueuse, bucolique, Lise Harou nous livre ici sa vision des rapports humains où l'angoisse le dispute en intensité au rêve amoureux.
104 pages — 14,95\$

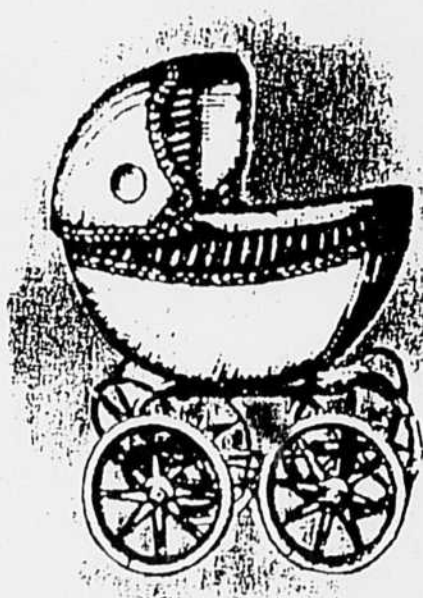
Lili Gulliver
L'UNIVERS GULLIVER
Une jeune Québécoise, fière et aventureuse, part à la recherche du meilleur amour au monde. Première escale: Paris. Un roman drôle, osé, un scandale!
172 pages — 14,95\$

BIENTÔT EN LIBRAIRIE:

Les peuples de Dieu et de la forêt, d'André Corten — Les parties intimes de l'homme, du Dr Taguchi Avril, ou l'anti-pression, d'Antonio D'Alfonso — Dans le silence de la jungle, de Roger Gaboury

CES FEMMES QUI N'EN VEULENT PAS

MARLENE CARMEL
Enquête sur la non-maternité volontaire au Québec



Premier livre publié sur le sujet au Québec. *Ces femmes qui n'en veulent pas* est le résultat d'une vaste enquête menée auprès de 400 femmes, à travers le Québec, qui ont fait le choix de ne pas avoir d'enfant.

Marlene Carmel tente de cerner: qui sont ces femmes, comment s'est prise leur décision, quelles sont les raisons motivant ce choix et est-ce irrévocable?

Cet ouvrage contribuera à élargir le débat social et à amorcer une réflexion sur le droit des femmes de contrôler leur corps, de refuser la maternité et de se définir autrement que comme mères.

159 pages 18,95 \$

EDITIONS SAINT-MARTIN

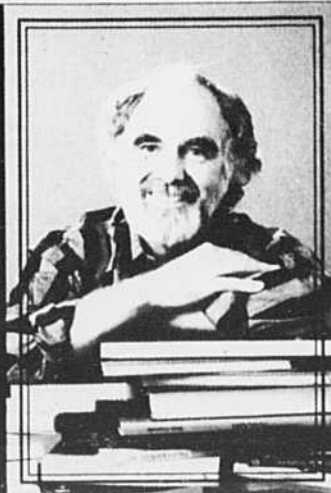
4316 Boul. St-Laurent, Bureau 300
Montréal, Québec H2W 1Z3
(514) 845-1695



GUÉRIN
littérature

CLAUDE JASMIN

UNE SAISON EN STUDIO



L'autopsie d'un animateur? À moins que ce ne soit l'incapacité d'une société à accorder du temps d'antenne à ses intellectuels...

Poésie des viscères et des exaspérations

LES FLÈCHES DE L'AUBE
Bernard Montouo
Humanitas/Nouvelle Optique
Montréal, 1990, 101 pages



Yves
DUBÉ

Les carnets

Les exilés sont souvent poètes et les poètes, cherchant à se rattacher à l'Unique Patrie, doivent souvent s'enfuir loin, bien loin de leur terre d'attache.

Quelques uns d'entre eux connaissent quelquefois cet heureux retour à la terre Natale, d'autres doivent souffrir mille morts, écartelés entre ce Je et cet Autre dont Rimbaud n'a jamais réussi à faire la synthèse.

Les poètes sont souvent exilés et ces exilés, dans leur souffrance communicative, émettent des chants d'écorchés vifs qu'on ne saisit bien qu'avec « les yeux du coeur » — comme dit la chanson à la mode.

Pour le poète, l'Exil prend toujours une signification quasi mystique puisque les poussées et les bourrasques qui sourdent du plus profond d'eux-mêmes les forcent à des mouvements créateurs et même procréateurs de rêves et d'absolu dont la seule issue finale ne peut être que quelque Eden échappant au commun et qui ne se dévoile qu'à leurs seuls inconductions.

Ce lieu d'exil et cette condition d'exilé — si totalement assumés par certains poètes du dix-neuvième siècle — se retrouvent à l'époque moderne chez tous ces fabricants d'images et ces adeptes de musique qui, confrontés à l'énorme malaise créé par une civilisation de compromis plus ou moins décadents (qui forcent à accepter le « divertissement » comme ultime réponse aux appétits les plus profonds) face à l'irrésistible besoin de laisser, dans la nuit des temps, quelques empreintes ineffaçables, prennent le risque de ne faire entendre leur voix qu'aux seuls réfugiés d'un Désert spirituel et inaliénable.

Qu'on les célèbre ou non sur la place publique ne change presque rien à leur véritable détresse créant un vide que l'enchantement étheré de leurs chants solitaires peut combler à force de patientes attentes, de maturation existentielle, de « naissances » aussi qui ne fleurissent que dans

l'acceptation totale d'une souffrance comparable enfin à celle de tous les autres exilés.

Mais il y a plus. Il ne suffit pas à l'homme d'être un exilé, de consentir à son exil, d'en assumer l'aridité inévitable. Il lui faut, pour être consacré poète, un don, une grâce, une inspiration, un souffle des dieux.

Bernard Montouo, poète de la République de Côte d'Ivoire, vient de publier des poèmes réunis sous le titre : *Les flèches de l'aube*. Il y exprime notamment son appartenance à une africanité trop souvent mal traitée et la plupart du temps mal comprise. Il en exalte les ardeurs primitives, les afflictions séculaires :

*O détresse sans égale pour une terre
Ruinée
Asséchée
Affligée
Ponctionnée
Profanée
Sanglée
Désaxée !*

et les émouvantes revendications de ceux que Frantz Fanon

nomme « les damnés de la terre »

Les titres réunis des deux parties de ce recueil expriment dans une phrase belle et évocatrice tout le propos de l'auteur : S'ouvrent les rides du coeur — et s'ouvre le cercle de révolte. Poésie des viscères et des temps que volontairement tournée vers des lendemains qui devront être meilleurs, et cela à n'importe quel prix ! Poésie des origines du monde, des tourments extraordinaires que font naître les bougeries historiques, mais poésie qui veut voir poindre « les flèches de l'aube ».

*J'incarne le souffle de Lubumba
J'incarne le souffle de N'Kruma
Je suis l'ami d'Aragon
L'ami de Neruda
Je suis la parole de vérité
Le relais de lumière après les ténèbres.*

Poésie dure des vérités trop vraies, des révoltes dont la violence sans cesse renaissante finira bien par faire éclater tant de poudrières dont les mèches ne

demandent qu'à allumées. Poésie d'une esthétique morale bien connue, celle de Césaire (dans l'ensemble de son oeuvre et principalement dans *Le Cahier du Retour au Pays natal*, celle de Damas (dans *Blacklabel*), celle de U Tan Si (dans *Le ventre*), celle plus lointaine de Maran (dans sa célèbre description du nègre Batouala).

*Et l'espace poétique
Pirogue sur la mer des aspirations communes
S'emplit de chansons nouvelles
Suaves et envoûtantes à l'oreille
Comme les cascades romantiques
Du lieu où je suis né*

Et l'exilé rêvera d'évasion et de retour, de promesses qui font vivre et projettera, grâce à ses qualités de visionnaire, vers des horizons rapprochés — fruits de bienheureux mirages... — l'âme captive en lui de ses ancêtres qui continuent d'avoir soif et faim et de crier liberté ou vengeance !

Rêve et cauchemar dans l'imaginaire

LES ENFANTS D'ULYSSE
Aris Fakinos
Paris, Seuil, 1989

ALBERT BRIE

La Grèce sous l'occupation : les Allemands sont à Mycène, Sparte, Ithaque, Argos; le drapeau à croix gammée flotte sur l'Acropole d'Athènes.

La barbarie des temps modernes sème la mort et la destruction dans les cités où jadis a fleuri la plus haute civilisation occidentale. La guerre civile prend le relais de trois ans d'occupation. Peut-on espérer que les Grecs connaissent un jour la paix ?

Il y a un fatalisme combattu par cet espoir dans le roman d'Aris Fakinos, *Les Enfants d'Ulysse*. L'auteur a vécu ses années terribles à l'époque de son enfance et de son adolescence dans son village non loin d'Athènes. Il puise dans les épopées du plus grand et du dernier des aèdes grecs, Homère, des épisodes qui recourent les événements, juxtaposant le mythe et la réalité ou les fusionnant pour aboutir à une interrogation sur les lendemains incertains.

Cette transposition est d'autant plus réussie que le narrateur-enfant vit à la fois le rêve et le cauchemar par l'imaginaire. Cette omniprésence du passé légendaire est rendue possible du fait que les petits Grecs baignent littéralement dans la légende au point de l'actualiser au jour le jour, moins dans leurs jeux que dans leurs occupations sérieuses.

Par exemple, en classe, lorsque l'instituteur interroge les écoliers, ceux-ci ont le sentiment d'avoir participé à la guerre de Troie. Rien d'étonnant à cela puisque le narrateur témoigne que leurs parents et grand-parents leur racontaient une multitude d'histoires et de légendes. Selon le dire de Fakinos, « les Anciens ne nous lâchaient pour ainsi dire jamais, ils trouvaient mille façons de s'immiscer dans notre vie, de nous rappeler leur existence ».

De nobles figures occupent une place d'honneur dans ce roman. Ainsi, le père du narrateur, un fier honnête homme qui se dresse contre l'embrigadement et que les SS traînent à la Kommandantur pour lui infliger la question, dans l'intention de lui arracher des noms de résistants. Quand survient la guerre civile, il désespère. De voir ses compatriotes s'entredéchirer le détermine à renoncer à toute forme

d'engagement, tout comme l'intrépide Achille se retirant sous sa tente après qu'on lui eût enlevé Briséis, sa captive.

Un autre personnage admirable : le vieux menuisier-ébéniste, au surplus visionnaire, qui emploie son adresse à réparer les jouets des enfants du village, et son astuce à déjouer les Allemands. Ceux-ci lui passent-ils une commande, il s'entaille volontairement la main jusqu'à jour où son subterfuge est découvert.

On y fait aussi connaissance avec la ravissante Athéna, sorte de « passionaria » qui rejoint les partisans du maquis qu'elle commande. Elle est la femme à abattre et n'est pas sans susciter l'inimitié des femmes du village. Encore adolescent, le narrateur s'éprend de cette femme forte d'une beauté rayonnante. Athéna apparaît au tout jeune homme « comme le dernier échantillon d'un monde lointain et oublié. On n'eut pas été surpris d'apprendre qu'elle était tombée là d'une étoile inaccessible ».

Il est utile de savoir que la guerre emporta 400 000 personnes, la famine 200 000 autres, sur une population de moins de sept millions d'habitants. Après la libération, en 1944, les Britanniques soutinrent le gouvernement provisoire grec contre l'Armée populaire grecque de libération. Quand vint la guerre civile de 1946 à 1949, on dénombra 150 000 morts et 100 000 réfugiés à l'étranger.

À une époque, Ulysse avait été contraint de rejoindre les rangs de l'armée grecque qui faisait le siège de Troie. Il vivait paisible dans son Ithaque, cultivant son domaine jusqu'au jour où lui arrivèrent les premiers échos des préparatifs de guerre d'Agamemnon, chef suprême des armées grecques. Ulysse ne voulait ni les honneurs ni les splendeurs promis, moins encore le butin et les richesses des Troyens. Il simule la folie, mais Agamemnon perce son subterfuge. Il consentira à mettre à exécution son plan : un cheval de bois. « Las ! où est maintenant ce mépris de fortune ? Où est ce coeur vainqueur de toute adversité ? »

À l'autre bout du temps, on retrouve le narrateur. Avec d'autres intellectuels, il publie une revue que les autorités en place n'apprécient guère, tant et si bien qu'un jour sa chambre fait l'objet d'une perquisition. On emporte des écrits et on somme leur auteur de comparaître au bureau du commissaire en chef de la Sécurité. L'auteur de conclure : « Combien Ulysse aurait été stupéfait si on lui avait prêté que des milliers d'années plus tard son stratagème serait jugé comme un « complot antinationnal », que ses fidèles et chers compagnons seraient considérés comme des « éléments suspects et révolutionnaires »... »

Jusqu'au terme de ce roman à la fois sobre, tendre et fort, la fusion du mythe et du réel, le passage d'une époque à l'autre représentent une invention et une réussite étonnantes.

LE PLAISIR DES MOTS

L'attrait du fruit défendu

LE COSTUME D'ÈVE
Ou comment suivre à la lettre les mots de notre langue venus de la Bible
Antoinette Brenet
Hatier, Paris, 1989, 126 p.

MARIE-ÉVA DE VILLERS

On cherche un bouc émissaire à qui on pourra jeter la pierre (non pas la pierre angulaire).

Il ne suffit pas de se réfugier dans sa tour d'ivoire ou dans son capharnaüm, de pleurer comme une madeleine, de se répandre en jérémiades ou en grincements de dents et d'invoquer le démon de midi ou l'attrait du fruit défendu qui était en ravissant costume d'Ève. Cette perle, vous y tenez plus qu'à la prune de vos yeux.

Ces expressions imagées — qui ont plus de deux mille ans — illustrent toujours nos propos ; elles nous proviennent du plus grand succès de librairie de tous les temps, la Bible.

Dans le bel ouvrage qu'elle vient de signer, Antoinette Brenet nous précise que le titre du recueil de textes sacrés est inspiré du nom de la ville phénicienne, Byblos, et « comme notre écriture alphabétique est une invention des Phéniciens, qui nous a été transmise par les Grecs, ceux-ci ont appelé *byblos* le Livre par excellence. »

Le bouc émissaire

Le pauvre animal qui se trouve, souvent à tort, chargé de tout ce qu'il arrive de fâcheux, c'est le bouc émissaire au sort si peu enviable. Dans *Le Costume d'Ève*, on nous apprend que l'expression est tirée du *Lévitique*. Aaron, frère de Moïse a reçu une instruction de Yahvé : il devra prendre deux boucs dont le premier sera sacrifié. Puis « Aaron appuiera ses deux mains sur la tête du bouc vivant et il fera sur lui confession de toutes les fautes des fils d'Israël et de tous leurs forfaits... »

La pierre angulaire

La base, le fondement d'un édifice se dit au figuré de la pierre d'angle qui soutient l'édifice. « Jésus est souvent comparé à la pierre d'angle, parce qu'il soutient l'Église. »

◆ Fruttero

tre indubitablement des difficultés qui deviennent les sources de plusieurs artifices romanesques.

« Ainsi, poursuit Fruttero avec verve, il fallait à un moment rendre crédible l'existence de Silvera. Car celui-ci aurait pu n'être que le fruit de l'imagination délirante de la princesse et des auteurs. Le lecteur commence, à un moment donné, à douter de la véracité de ce qui lui est rapporté et il se demande si les auteurs n'utiliseront pas le subterfuge classique du retournement du rêve.

« C'est pourquoi il fallait que Silvera soit vu et qu'il parle à d'autres personnages. D'où l'idée d'un dîner galant à Venise avec ses coutumes, ses traditions et son code secret au cours duquel Silvera révélerait sa véritable identité par détournements. Car il était impensable que Silvera dise à la princesse, mine de rien, qu'il est le Juif errant en buvant une bière, par exemple. Tout, dans ce dîner, a été pensé en détail et cela nous a pris des mois de recherches seulement pour connaître la livrée des serveurs, les ustensiles utilisés, le smoking que pouvait porter Silvera sans paraître ridicule tout en dévoilant une partie de son mystère, etc. »

Tout ce travail de recherche et d'écriture qui s'écoule sur plusieurs années doit finalement disparaître complètement dans la trame narrative. « Le maximum de l'art romanesque consiste à camoufler le travail ardu de la composition et donner l'impression au lecteur que tout coule de source, conclut Fruttero. Nous

La tour d'ivoire

Cette métaphore provient du *Cantique des Cantiques* alors que le fiancé célèbre les charmes de la fiancée : « Ton cou est comme une tour d'ivoire. » Antoinette Brenet nous précise que plus tard, l'expression fut appliquée à la Vierge Marie. « La tour d'ivoire devint le symbole de l'idéal de pureté le plus exigeant. » Elle a cependant perdu ce sens mélioratif.

« C'est au XIXe siècle, précise l'auteur, que Sainte-Beuve, le premier mit à la mode l'expression *s'enfermer dans une tour d'ivoire*, c'est-à-dire dans une superbe isolement, loin des médiocrités de la vie, en refusant de s'engager ou de se compromettre. »

Le capharnaüm

Capharnaüm est une ville de Judée où Jésus prêchait. Le prédicateur divin avait un tel succès qu'on ne pouvait même plus approcher des portes de la ville. Un paralytique, qui espérait être guéri, et qui était porteur par quatre hommes, ne put entrer.

L'Évangéliste Marc raconte : « Et comme ils ne pouvaient le lui présenter à cause de la foule, ils découvrirent le toit, là où il était, et, après avoir déblayé, ils firent descendre le grabat où le paralytique était couché. » (Marc, 11,4)

Et Antoinette Brenet conclut : « Le malade fut guéri, mais ce que retint de l'histoire un peuple malicieux, ce fut l'épouvantable confusion qui devait régner dans cette maison remplie de trop de monde et livrée au désordre. »

Très joliment illustré par Stanislas Bouvier, *Le Costume d'Ève* explique l'origine de plus de cent expressions de notre langue venues de la Bible. Tissées de sages enseignements de l'Ancien ou du Nouveau Testament, ces métaphores, qui ont traversé les millénaires sont des jeux de mots qu'Antoinette Brenet nous redonne le plaisir de découvrir.

NDLR : Les lecteurs sont invités à faire part de leurs commentaires, de leurs critiques et de leurs suggestions à l'auteur de cette chronique. La correspondance doit être adressée au *Plaisir des mots*, aux soins du *DEVOIR*, 211, rue du Saint-Sacrement, Montréal, H2Y 1X1.

avons comme esthétique absolue qu'il ne faut pas savoir qui est l'auteur d'aucun de nos livres. Seul le plaisir de la lecture compte finalement. »

C'est sûrement pour cette raison que Carlos Fruttero a dédié son exemplaire de *La couleur du destin* en signant son nom et en imitant la signature de Lucertini. « De toute manière, Franco avoue que j'imite mieux son écriture que lui-même... »

◆ Atwood

avec la vérité, dit la romancière. Le désir de pouvoir se manifeste aussi chez les fillettes. Freud nous l'a fait oublier, en insistant sur les premières années de l'enfant, de 0 à 6 ans, qui seraient les plus importantes avec celles du développement sexuel de la jeune fille qui, à partir de 12 ans se prépare à devenir une femme pour l'homme. Mais cette période qui va de 7 à 12 ans, quand les petits garçons jouent entre eux et les petites filles entre elles, Freud ne la considérait pas importante ! Au contraire, si vous en parlez aux vrais personnages, vous trouvez autre chose.

Certaines féministes ont critiqué ce roman démontrant l'apprentissage du pouvoir chez les filles. « Parmi les idéologues, note Margaret Atwood, la fiction n'est pas toujours admise. Ils ont leur version de la vie et la fiction, elle, est contradictoire et ambiguë. En fiction, il n'y a pas de noir ou de blanc absolu. La fiction est grise et nuancée. La fiction ne pose pas la vérité mais pose des questions fondées dans les contradictions de notre humanité. »

APPROUVÉ PAR LE MEO

POUR UN ACCORD EN RÉGLE SUIVEZ LE CODE!

QUAND METTRE UN TRAIT D'UNION DANS UN MOT COMPOSÉ?

GRAMMATICAL FONDAMENTAL

QUAND FAIRE ACCORDER APRÈS ÊTRE ET AVOIR?

QUAND METTRE AU FEMININ PLURIEL?

14,95

mondia

1977, boul. Industriel, Laval (Québec) H7S 1P6
Tél.: 667-9221 - 1-800-361-9264

Fumer, c'est gaspiller

Argent et santé